

Aboukir mon village

Gilberte Martinez-Portet

À treize kilomètres de la mer, sur le versant méridional du djebel Bou Hamara, s'installait le 26 décembre 1848, au camp de Masra, baptisé Aboukir, le premier contingent de pionniers français, ancêtres des colons qui peuplaient mon village.

C'était en général de pauvres gens, des ouvriers qui, au lendemain des trois Glorieuses, se trouvaient sans travail sur les pavés de Paris et dont le gouvernement voulait se débarrasser. On les incita à partir en Algérie, dont Bugeaud avait préconisé l'occupation totale, donc la colonisation. C'est ainsi que va s'effectuer leur départ le 25 novembre 1848, par péniches sur la Seine, puis sur le canal de Bourgogne jusqu'à Lyon. De là, les bateaux du Rhône les emmènent à Marseille où on les embarqua à bord de la frégate *Le Cacique*. Après quatre jours de mer, c'est le port de Mostaganem, du moins ce qui servait de port à l'époque : une petite anse du côté de Karouba.

De là, les futurs colons sont dirigés avec leurs pauvres bagages vers les centres qui les attendent, sous les ordres du capitaine Mangin. Le 26 décembre 1848, le quinzième contingent est installé par les autorités militaires sous des tentes, au bas d'une colline, au milieu d'une végétation enchevêtrée de taillis, de ronces... une vraie brousse.

Pourquoi se fixer ainsi dans cette nature sauvage ? C'est que non loin coule une source que la légende attribue au marabout Sidi Benaïba, dont le tombeau est érigé non loin.

Une tâche immense commence alors pour tous ces hommes dont quelques-uns sont accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants... Ils s'appellent Martel, Boutillol, Girard, Tricot, Fargin, Dugay, Blesson, Bourniol, Chamusy,

Carle, Lamote, Israël, Laborie, Galbrun, Julien, Kirch, Galais, Dumont, Bazin, etc.

Ils vont avoir à lutter contre l'inconnu de la brousse, contre les miasmes des marais non encore assainis, contre les ardeurs d'un soleil auquel ils ne sont pas habitués et contre la nostalgie qui, souvent, abat les plus forts.

Quelques-uns n'y résisteront pas et se feront rapatrier ; ils seront remplacés par des soldats qui, ayant fini leur temps de service, demandent à entrer dans les colonies agricoles.

On leur distribue des terres (8 hectares) pour des cultures diverses et 15 ares pour le jardinage, mais avant de les travailler, il faut les défricher... c'est pourquoi ils doivent se servir de haches, de pelles, de pioches, avant d'utiliser la charrue, la herse et les bœufs. Ils continuent à vivre sous la tente, en attendant les premiers baraquements collectifs où logeront plusieurs familles ; ce n'est que bien plus tard que les ménages avec enfants auront droit à un baraquement familial, et c'est bien plus tard encore qu'on envisagera l'édification de maisons bâties (deux pièces avec une cour).

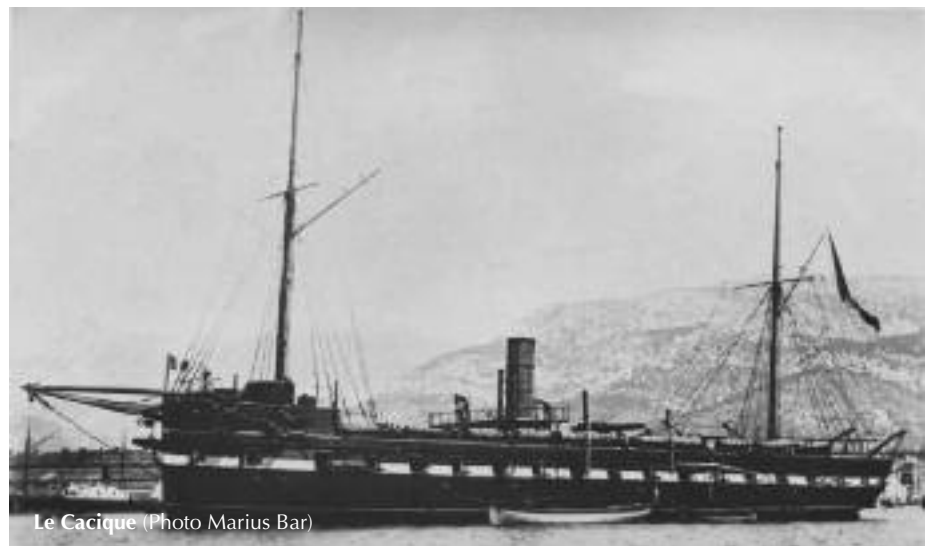
Entre-temps, on défriche, on sème, on plante (céréales, pommes de terre, légumes secs), on essaie le colza, le

sésame, le maïs, le lin, le tabac, le coton, la garance... et surtout on plante des arbres dont les frais ombrages transformeront, petit à petit, le paysage sec et rocailleux.

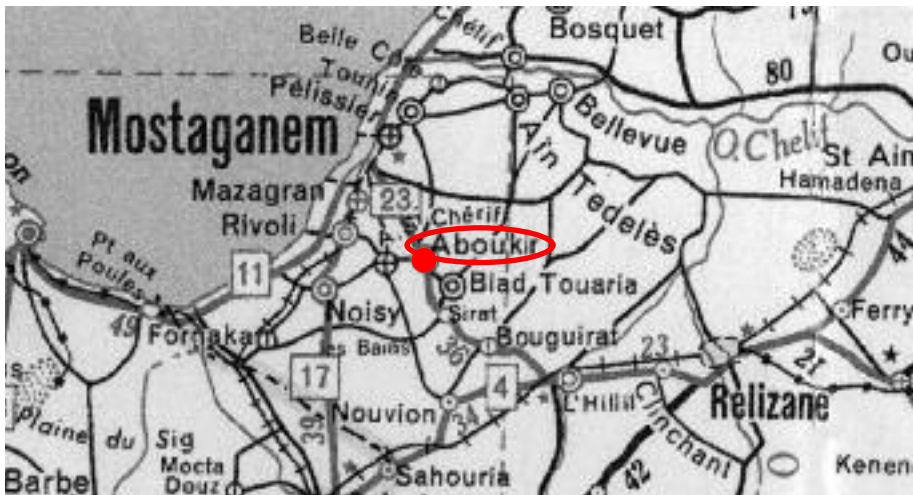
Tout cela n'est pas facile, malgré le soutien du gouvernement et de l'armée (subvention pécuniaire, distribution d'outils, de semences, de vêtements, de chaussures : les fameuses guêtres blanches avec les souliers noirs). Il faut que les pionniers, en plus de leur travail de paysan, aident au tracé des routes, aux constructions des bâtiments publics, des hangars, à l'aménagement de leur maison et de ses dépendances.

Et le petit cimetière se peuple plus vite que le village... d'autant plus que la terrible épidémie de choléra, qui a atteint Oran, n'épargne pas Aboukir, mais c'est aussi l'occasion de dévouements sans pareils, comme ceux manifestés par les colons Carré et Julien, félicités par le général Pélissier en personne.

Au commencement de 1849 s'ouvre la première école, et à son souvenir très attaché celui de M. Roger, un ancien éducateur algérois, vieux maître de valeur dont ont conservé un souvenir ému ceux qui eurent l'heureuse fortune de suivre ses cordiales et attrayantes



Le Cacique (Photo Marius Bar)



leçons. D'humeur trop indépendante pour subir la direction des manuels d'alors, au surplus très cultivé, il conçut un mode tout personnel d'enseignement : il versifia pour ses écoliers les connaissances élémentaires et les adapta à des airs en faveur dans le peuple. C'est ainsi qu'on entendait chanter dans la petite école d'Aboukir l'histoire des rois de France, les principes de la syntaxe et les règles de calcul. Je ne citerai qu'un seul couplet... sur le système métrique :

*En France, autrefois,
Chaque ville avait ses mesures
Ainsi que ses poids,
Ce qui prêtait fort à l'usure.
Mais sous l'égalité
On voulut l'unité ;
Et de l'un à l'autre hémisphère
Les savants mesurèrent la terre
Travail approuvé, le mètre fut trouvé.*

Les règles de grammaire étaient également versifiées, l'Histoire s'apprenait en alexandrins et c'est en iambes bucoliques qu'on égrenait les départements et leurs préfectures. En classe, garçons et filles récitaient leurs leçons en marquant les césures et martelant les rimes.

Longtemps, bien longtemps après, un ancien élève de cet instituteur poète se plaisait à rappeler des quatrains, rondeaux ou ballades qui constitueraient toute une encyclopédie d'enfant. C'était le maire de la commune, ce bon Monsieur Honoré Jacquot qui, à quelques mois près, mourut centenaire après avoir administré la commune pendant

un demi-siècle, respecté et aimé de tous, en particulier des arabes qu'il secourait, qu'il soignait, qu'il aidait à sortir de cette insouciance et de ce fatalisme ataviques, générateurs de misères.

Noble représentant d'une des toutes premières lignées de colons, belle figure d'honnête homme, esprit pétillant de finesse et de malice, il fut un exemple au milieu des colons, fiers comme lui de leur condition, tels les Joyet, Peter, Legrand, Veyron, Albourg, Journet, de Montigny, Dubuche, Périer, Senut, Tortet, Portet, Salgues, Moret, Bichet, Pujol, Delacourt, Lagarde, Bardoux, Péliisson, Julien, etc.

Le village, peu à peu, s'agrandissait avec ses 86 maisons (meublées encore sommairement), sa place publique baptisée Bonaparte et ses rues larges de cinq mètres dont les noms évoquaient le souvenir des grands chefs de l'épopée

napoléonienne : Lannes, Murat, Destaing, Larrey, Leturcq, Kléber.

Puis, au fil des années, la vie des colons s'organisa de mieux en mieux, la culture de la vigne s'implanta, on construisit l'église, la mairie, de nouvelles écoles, le bureau de poste, la gendarmerie, un petit centre hospitalier ; les maisons s'agrandirent et s'embellirent, des caves s'édifièrent avec leur matériel moderne et pratique, des jardins se créèrent, la salle des fêtes accueillit les jeunes et ses murs doivent encore vibrer des bravos saluant le dynamisme de l'animateur Nono et de sa commère Yvette. Des boutiques, plutôt que des magasins, ouvraient leurs portes sur la grand-rue, ce qui n'empêchait pas les marchands ambulants, dont le célèbre Goyo, de continuer leur tournée.



Et bien sûr, comme tous les villages "dans le vent", Aboukir eut sa piscine, son stade, son boulodrome et son court de tennis. C'était un village sans histoire, heureux et paisible, façonné par 120 ans de présence française et que nous aimions, comme on chérit sa patrie, instinctivement, sans raison, avec toutes les fibres de son être.

Il a fallu pourtant quitter, abandonner le petit cimetière où dorment tous les pionniers et faire le chemin inverse qu'ils avaient suivi en 1848.

Éparpillés sur tous les points de l'Hexagone et baptisés du titre grandiloquent de Rapatriés, c'est avec une poignante nostalgie que nous évoquons ton souvenir, ô Aboukir, mon village...

N.D.L.R. – Il nous est apparu qu'il convenait d'ajouter les lignes suivantes en hommage à la mémoire de François Rioland, ancien rédacteur de notre journal.

La légende de Masra François Rioland (extrait)

« Alors qu'il se rendait de Mostaganem à Relizane, par la piste bien sûr, et nul d'entre nous ne saurait en douter, le Marabout Sidi Benaïba, fatigué, harassé par la chaleur, fit avec sa suite une halte dans ce site verdoyant, à 13 km de Mostaganem ; il s'émerveilla de ce petit coin paisible, mais s'étonna de n'y voir aucune source pour s'y désaltérer. Il décida néanmoins d'y passer la nuit et s'étendit à même la terre. Durant son sommeil il rêva.... Il rêva qu'il entendait

de l'eau courir sous la terre et que sa douce chanson le berçait... Ce rêve s'empara si bien de son subconscient qu'à son réveil, se levant brusquement, il prit son bâton et le lança en s'écriant : « Où mon bâton tombera... l'ma ysra », et il dit à son « chaouch » d'aller le ramasser. Effectivement, se baissant, écartant les herbes pour reprendre le bâton, le serviteur découvrit alors le timide jaillissement d'une source et, les yeux pleins de joie, s'écria à son tour... « l'ma ysra ! » (l'eau sort !), et c'est ainsi que ce coin fut d'abord désigné sous l'appellation de "Masra". À sa mort, qui survint bien après l'édification d'Aboukir, le Marabout Sidi Benaïda, selon sa volonté, fut enterré sur la légère hauteur qui dominait l'endroit cachant la source ».

Commandez votre L'agenda 2014 Algérie française

Bon de commande à renvoyer :

"Réalités du Morvan" L'Haut - F 58800 - MAGNY-LORMES
Tél. : 03 86 22 69 01, e-mail : realitesdumorvan@wanadoo.fr

Je commande : agenda(s) au prix de 16.00 € majoré des frais de port ;
soit un montant total (agendas + frais de port) de : Euros.

Frais de port pour 1 ou 2 agendas : 4.50 €, 3 ou 4 agendas : 6.50 €, 5 agendas et plus : 8.50 €. *Tarifs valables pour la France métropolitaine*

Que je règle par chèque ci-joint à l'ordre de "Réalités du Morvan"

Nom : Prénom :
Adresse :
Code-Postal : Ville :
Tél. : e-mail : Ec

A commander :
au prix de 16.00 €
livraison : novembre 2013

Format 16X24 cm, en couleur.
Nombreuses photos sur : l'Oranie,
l'Algérois et le Constantinois.
Des articles sur l'histoire des trois
départements de l'Algérie Française.

